

vé donc de l'approche du temple, il y suppléait par le recueillement intérieur, et par la pratique habituelle de l'oraison.

C'était de ce côté que l'avaient incliné la plupart des lectures qu'il avait faites pendant toute sa vie; ne pouvant plus s'y livrer, et réduit à faire appel à ses souvenirs, tout ce qu'une heureuse mémoire pouvait lui fournir de réflexions pieuses puisées dans les auteurs ascétiques, qu'il avait presque tous lus, se représentait à lui. Saint François de Sales, les opuscules de Bellarmin, les différents commentaires sur l'écriture sainte et particulièrement sur les psaumes de David, les vies des saints qu'il savait presque par cœur, les sermonnaires et particulièrement les discours de Bossuet pour les principales fêtes de l'année, les études qu'il avait faites autrefois des Pères de l'église et spécialement de saint Chrysostôme dont la divine éloquence le ravissait, tout cela ayant été son principal aliment pendant sa vie, devint encore plus sa nourriture pendant sa longue maladie; Dieu et les choses de Dieu furent alors plus que jamais son unique occupation. Cette sainte habitude, qui est l'état ordinaire des amis de Dieu et des âmes intérieures, fruit du recueillement et de la mortification des sens et des passions, et sans laquelle les autres exercices de piété sont souvent si imparfaits, était familière à M. Billaudèle. Il avait parfaitement compris cette parole qu'il avait tant de fois prêchée: *numquam orat, qui semper orat*, et s'il fut un temps où il la pratiqua mieux, ce fut pendant cette maladie qu'il regarda avec raison comme un temps de préparation immédiate pour son passage à l'éternité.

Le lundi qui précéda sa mort, le 18 octobre,